

Quand l'histoire privée devient œuvre de cinéma et qu'en plus elle se dégage du double écueil de la thérapie et de la complaisance, ça vole haut. À ne pas rater, ce *Petit Jésus*!



Le petit Jésus d'André-Line Beauparlant

■ JULIETTE RUER

André-Line Beauparlant a 11 ans quand sa mère accouche d'un enfant gravement handicapé. «C'est ce jour-là que mon père a arrêté de parler. Et ma mère, de rire.» Les trois enfants de la famille ne comprennent pas. On n'explique pas. On fait comme si tout était normal. Le tissu familial craque, la religion prend le relais et Sébastien devient le petit Jésus d'une famille en attente de miracle. Littéralement.

À lire un tel résumé, on imagine le mauvais plan de voyeurisme, le sombre drame ou le délire collectif. N'y pensez pas. Le film est poignant, bien sûr, mais il est surtout intelligent et adulte; un des seuls films modernes d'ici qui propose une réconciliation entre la religion et la génération qui l'a fait exploser. Pas de cynisme ni de rigolade revancharde, «ça me tape sur les nerfs, j'hais les gens qui font ça!». Pas non plus de topo historico-pleumichard ou de thérapie perso, mais une œuvre de cinéma qui se dégage adroitement de l'anecdote. Bref, «un prétexte pour parler de religion, de famille et de douleur». Bienvenue chez soi.

André-Line Beauparlant, directrice artistique respectée et réalisatrice remarquée dès son premier documentaire, *Trois princesses pour Roland*, a, en entrevue, le regard droit et le mot simple. Par extension, sa caméra est sans tremblote. C'est du brut; une sorte de courage nécessaire pour ce genre d'entreprise. Il y a quatre ans, elle décide de faire un film sur

Sébastien: «J'écrivais l'histoire de mon frère, avec lui, tout seul, un film qui serait presque muet. J'ai fait comme d'habitude, en commençant mes recherches avec la caméra. Et puis mon frère décède, brusquement. Je ne savais plus quoi faire. J'étais trop avancée. J'ai essayé avec d'autres handicapés, j'ai essayé avec la travailleuse sociale, le curé, mais je ne suis pas bonne pour ça. Je n'avais pas de théorie à poser sur les handicapés. Alors j'ai convaincu ma famille de participer au film. Pas évident à proposer un an après la mort... Ils m'ont dit: «D'accord, parce qu'on t'aime!»

Le tournage débute la veille de Noël 2003, une entrevue avec chaque personne-clé, dont Madeleine, la tante, la presque mère, déjà présente dans *Trois princesses pour Roland*, et deux amies, très croyantes, persuadées de l'innocence christique du petit dernier. Dix jours de tournage. Douze semaines de montage. Pas de télé à la clé et la liberté de laisser «le film respirer jusqu'au bout, dit-elle. Mais je savais ce que je voulais aller chercher. C'est très écrit, depuis le début.» Une structure carapace qui n'empêche pas de pleurer en interviewant son père mais qui peut sauver de la complaisance: «Tu le sens, le danger de complaisance, s'écrie-t-elle. Tu le vois au montage, tout de suite. J'ai enlevé quand j'étais mal à l'aise. C'est trop facile de se moquer, j'avais tout ce qu'il fallait pour rire. La religion,

même si c'est assez loin de moi, je ne voulais pas en rire. J'ai beaucoup de respect pour cette foi.»

Alors, au milieu des entrevues enfilées les unes après les autres, où les mots peinent à sortir et où la douleur surgit comme une fièvre, dans une voiture avec son père ou dans un bowling devant sa mère; des plans rapprochés d'une crèche viennent faire la paix. Naïves et polychromées, ces statues vibrent à la bougie et à l'unisson de cette foi parentale, inattaquable. «Mes parents ont bien fait de croire! On a tous peur de la mort. Moi, j'ai trouvé d'autres dérivatifs, mais on fait comme on peut!» Sans aveuglement pourtant, Beauparlant observe et commente, en voix off et en plans discrets. Ne pas se fier à la nostalgie, avancer, ne pas s'empêtrer dans des états d'âme, écouter les histoires, donner la parole à ceux qui ne l'ont pas souvent et regarder plus loin: cette femme-là construit en filmant. Comme une équilibriste qui, au milieu du ravin sur un fil, met une chaise sur son nez, elle bâtit dans la faille entre sentiment et lucidité. «J'aime être sur la limite. Je parle de religion et des handicapés, et je dis que ce n'est pas juste extra et que ce n'est pas juste l'enfer. Je n'ai pas de réponses, mais j'aime être entre l'hommage et la critique.» Si la veine intimiste peut se rafraîchir avec autant de finesse, par des *Gaz bar blues* et des *Petit Jésus*, on les suit sur ce fil... ■